# La philosophie en face de son histoire

Autor(en): **Thévenaz, Pierre**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): **24 (1951-1952)**

Heft 5

PDF erstellt am: **29.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-869981

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

**Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

**http://www.e-periodica.ch**

# LA PHILOSOPHIE EN FACE DE SON HISTOIRE

Permettez-moi, cher et vénéré collègue, de vous dédier respectueusement quelques réflexions sur un sujet qui vous est familier. Vous voudrez bien y trouver un modeste témoignage de mon estime et de mon attachement.

J'espère qu'elles ne seront pas trop indignes de l'œuvre et de la pensée du maître auquel va notre hommage aujourd'hui.

« Ce que nous recherchons dans l'histoire, disait Leibniz [1], c'est d'abord la volupté de connaître des choses singulières » *(voluptas noscendi res singulares)*. Or le singulier, qu'il soit l'être individuel ou l'événement extraordinaire, a été pendant longtemps un scandale pour la philosophie. Autant la bigarrure du devenir et les péripéties de l'histoire séduisent l'imagination avide de se donner le spectacle des possibilités humaines, autant à première vue elles apparaissent ruineuses et décourageantes pour la raison en quête de vérité, soucieuse de science certaine et nécessaire, de jugements non contradictoires.

En face de l'histoire, la philosophie est restée pendant longtemps comme désarmée. Dans le foisonnement désordonné du monde, elle cherche un ordre ; elle vise une vérité une, une vérité sinon intemporelle, du moins capable de résister quelque peu à la morsure du temps et aux fluctuations humaines. Par nature, elle tend à être une *philosophia perennis*, unique : *la* philosophie. Ne témoigne-t-elle pas ainsi d'un effort constant pour s'affranchir de la réalité historique ?

Et si la philosophie tourne son regard vers sa propre histoire, ne sera-ce pas un regard plus désarmé encore ? Ne rougira-t-elle pas du visage que lui renvoie le miroir de son histoire où, à première vue, elle reconnaît si

[1] *Accessiones historicae* (1700), éd. Dutens, IV, 2, 53.

peu la réalisation de son ambition ? Ne voit-elle pas se dresser devant elle comme la façade lépreuse de l'édifice philosophique ? Lieu de l'opinion, de l'incertitude ; catalogue des contradictions de l'humanité, foire aux « vérités » qui couvre de son brouhaha le langage clair de la vérité ! Descartes notait dans le *Discours de la Méthode* qu'« on ne saurait rien imaginer de si étrange et si peu croyable qu'il n'ait été dit par quelqu'un des philosophes ! ». Comment la philosophie pourra-t-elle voir en son histoire autre chose qu'une « histoire des variations » ou un musée tératologique des hypothèses controuvées, des aventures extraordinaires ou des erreurs spectaculaires de la pensée humaine ? M. Arnold Reymond relève très justement que l'histoire de la philosophie « apparaît au premier abord comme un vaste champ de bataille dans lequel les systèmes métaphysiques se livrent un furieux combat et se détruisent mutuellement » [2]. Depuis toujours, en effet, le cliquetis des systèmes et l'âpreté irréductible des conflits philosophiques découragent les bons esprits, brisent l'élan philosophique et rejettent l'homme vers les croyances, vers les meilleures parfois, mais le plus souvent vers les pires.

On comprend que les époques où l'histoire règne en souveraine aient incliné soit vers le scepticisme, soit vers l'éclectisme. La Renaissance cherche désespérément la vérité à travers ce qu'elle considère comme les « sectes » philosophiques du passé et conclut par un « que sais-je ? » lassé. Victor Cousin se plonge dans l'histoire de la philosophie pour nous proposer finalement un bien pâle éclectisme. Mais le relativisme sceptique ou éclectique n'est qu'un pis aller pour neutraliser l'emprise dissolvante de l'histoire. Des esprits plus vigoureux préfèrent arrêter purement et simplement l'histoire en élisant tel système du passé : le platonisme, l'aristotélisme, le spinozisme, le marxisme. Cependant, il paraît malaisé aujourd'hui d'éliminer ainsi l'histoire en la résorbant dans une *philosophia perennis* — et guère plus avantageux de résorber la philosophie dans son histoire, comme le tentait Hegel. La philosophie doit reconnaître la situation qui est la sienne : elle ne peut faire abstraction de son histoire, mais cette histoire est comme une écharde dans sa chair. Force est bien, pour le philosophe, de partir de cette incompatibilité, du moins apparente, entre la philosophie et l'histoire, et de reconnaître que l'histoire de la philosophie ne peut être qu'une histoire d'un genre bien particulier, problématique par essence. Cette tension interne ne lui impose-t-elle pas, en effet,

[2] *Philosophie spiritualiste,* I, p. 15.

une méthode et une démarche qui n'est pas tout simplement celle de l'histoire politique, de l'histoire économique, de l'histoire des sciences ou de l'histoire littéraire ?

Or, en réalité, que voyons-nous ? D'une façon générale, l'historien de la philosophie a traité son domaine comme tout autre domaine de l'histoire. La donnée historique était ici telle philosophie, tel système, ou, si l'on veut détailler le système, telle thèse du philosophe ou la justification de cette thèse. L'historien cherche, à partir des œuvres, des témoignages ou des commentaires, à reconstituer la pensée du philosophe, à déterminer ce qu'il a réellement pensé et enseigné, le but qu'il s'est proposé. Or il saute aux yeux que, saisie du dehors à un point de vue d'historien, comme un fait historique, une philosophie est une *opinion,* une *doxa* ou un *dogma,* et qu'elle ne peut rien être de plus. L'histoire de la philosophie sera l'histoire de ce qu'on a pensé, elle sera *doxographie.* Ces opinions des philosophes nous apparaîtront tantôt inconsistantes comme la *doxa* platonicienne, tantôt figées ou prétentieuses comme des *dogmes* de sectes ou d'écoles. Emile Bréhier avait raison de montrer que « cette fixation de la pensée concrète et vivante en un système est, la plupart du temps, l'œuvre des critiques plutôt que des auteurs eux-mêmes ; l'historien est souvent plus platonicien que Platon, plus cartésien que Descartes. Cette interprétation de l'historien ... consiste à considérer chaque pensée comme un achèvement alors que l'auteur la donne pour une initiative et un commencement ; à lui faire tourner, pour ainsi dire, le visage vers le passé ... alors que l'auteur se tourne, lui, vers l'avenir ; à voir en elle une réponse à toutes les questions, alors qu'elle est souvent une question posée à l'avenir » [3].

Aujourd'hui, évidemment, l'histoire de la philosophie est loin de la doxographie naïve d'Aétius ou de Diogène Laërce. « Actuellement, écrit M. Reymond, on éprouve à la fois le besoin de s'appuyer sur un passé authentique et le désir de ne pas s'en tenir à une mosaïque de systèmes plus ou moins arbitrairement groupés » [4]. Les progrès de la science historique permettent de restituer Platon, Aristote, Spinoza avec une richesse de nuances et une précision qu'on ne pouvait même prévoir il y a cinquante ou cent ans. L'histoire de la philosophie, en retissant patiemment tout le contexte historique, s'approfondit et s'oriente de plus en plus vers

[3] *La philosophie et son passé,* p. 39.

[4] *Brèves remarques sur l'histoire de la philosophie,* in *Mélanges Ch. Gilliard,* Lausanne, 1944, p. 2.

une « histoire des idées », soutenue par la louable intention de ne pas séparer une philosophie des conditions politiques, sociales ou religieuses de l'époque, bref de tout ce qui accompagne ou éclaire l'apparition d'un système. Cependant comment ne pas voir qu'en fondant aussi intimement une philosophie dans la mentalité d'une époque, on la relativise fondamentalement et l'on s'engage dans une voie diamétralement opposée à l'intention du philosophe. Celui-ci, en effet, aspirait à conquérir une vérité qui ne fût plus « fille du temps », qui ne fût pas le reflet d'une ambiance sociale ou de tel tempérament individuel. Néanmoins nous voyons les historiens actuels de la philosophie continuer la ligne de l'histoire doxographique selon laquelle il s'agit de reconstituer, de comprendre et d'exposer les systèmes et leur enchaînement, autrement dit où l'on s'attache essentiellement aux solutions et aux réponses proposées par les différents philosophes.

Mais une brève pratique de l'histoire de la philosophie nous montrerait déjà que les systèmes sont de loin la partie la plus rapidement caduque de la philosophie. Pensons au XVII^me^ siècle : qui parmi les Cartésiens accepte le système de Descartes ? Autant dire personne. Pensons à l'idéalisme allemand : en dix ans, le système de Fichte est balayé par celui de Schelling, et, dix ans après, celui-ci est évincé à son tour par celui de Hegel. Comme le disait Nicolaï Hartmann, les systèmes sont les « châteaux de cartes de la pensée qui s'écroulent au plus léger ébranlement » [5]. Si l'histoire de la philosophie n'était que l'histoire de ce qu'ont pensé les philosophes et des résultats de leurs recherches, elle serait bien l'histoire des erreurs humaines et non pas celle de la lente conquête ou des progrès de la vérité. Elle ne pourrait nous donner qu'une leçon de scepticisme. C'est pourquoi nos étudiants — et nous tous — nous sommes tentés de n'en tirer que cette pitoyable leçon. Et si l'on s'avise de comparer cette histoire de la philosophie comme histoire des systèmes à l'histoire des sciences, on ne peut être que frappé du contraste. L'histoire de la science est l'histoire de la vérité ; elle ne retient que ce qui a fait progresser la vérité ; elle ne retient que ce qui a fait progresser la recherche en conduisant aux grandes découvertes et à l'état actuel de la science. Au contraire, l'histoire de la philosophie se complaît, semble-t-il, à nous rappeler les erreurs et les contradictions. Son premier souci n'est pas de marquer un

[5] *Der philosophische Gedanke und seine Geschichte.* Abhandlungen der preussischen Akademie der Wissenschaften, 1936, Phil.-hist. Klasse Nr. 5, p. 5.

progrès dans l'acquis philosophique. L'idée dominante est bien plutôt celle d'une décadence : un Emile Bréhier concevait qu'à partir de la fin du XVIII^me^ siècle la philosophie quittait peu à peu la ligne de la tradition qui avait été la sienne. Les néothomistes fixent le début de la décadence à la Renaissance ou déjà au XIV^me^ siècle, avec le nominalisme. Un Heidegger, comme un Nietzsche, remonte même jusqu'à Platon ou à Socrate pour dénoncer la première origine des égarements de la métaphysique occidentale. En science, le dernier venu est à la pointe de la recherche et tous les savants sont attentifs à ses travaux et à ses découvertes. En philosophie, rares sont ceux qui accueillent une philosophie nouvelle comme une promesse ou un progrès. Pour ne prendre que des exemples proches de nous, avec quelles critiques le plus souvent malveillantes, avec quelle méfiance les philosophes de métier n'ont-ils pas accueilli un Bergson, un Husserl, un Heidegger, un Sartre ? C'est que déjà nous les regardons en historiens et non pas en philosophes. Nous voyons dans leurs livres des opinions ou des dogmes au lieu d'y voir la pointe d'une recherche ou la vie nouvelle de problèmes anciens.

Mais essayons une bonne fois de ne plus nous attacher seulement à la *conséquence des systèmes,* car immanquablement elle nous apparaîtra comme une inconséquence. Regardons en deçà des systèmes la conséquence des questions que se pose le philosophe : Hartmann a bien vu en effet qu'il y a aussi une *conséquence des problèmes* [6]. Nous nous apercevrons alors que l'histoire de la philosophie n'est pas la succession de réponses divergentes à une série de problèmes donnés, de problèmes éternels formulés une fois pour toutes : problème de la liberté, de l'âme, de la connaissance, etc., et que volontiers nous appelons, pathétiquement, les grands problèmes insolubles, une tenace illusion nous faisant imaginer que la dignité de la philosophie consisterait à oser s'occuper de questions éternelles qui jamais ne trouveront de solution. En réalité, il y a une vie des problèmes et une continuité de développement : les problèmes se posent de façon nouvelle et toujours plus précise ; ils se transforment sans cesse, et sous cette poussée de la réflexion en progrès, les systèmes craquent et se révèlent caducs tour à tour.

Si l'on se transporte ainsi du pôle des systèmes au pôle des problèmes, on s'attache alors non pas à l'opinion du philosophe, mais à l'acuité de son regard, non pas à la seule réponse, mais au problème qu'il a su mieux

[6] *Op. cit.,* p. 5.

poser, à la question qu'il a été à même de préciser et d'approfondir. Un système philosophique ne sera plus pour nous une solution qui serait censée éliminer définitivement un problème jugé d'ailleurs éternel, prétention folle perpétuellement démentie. Le problème continue à vivre ; il est repris par les successeurs avec tout l'acquis de l'histoire ; même s'il conteste la solution de son prédécesseur, le philosophe tente de faire percer une nouvelle position du problème et, en serrant la réalité de toujours plus près, nous fait progresser vers la vérité.

Prenons l'exemple du problème général de la connaissance. Nul doute que de Parménide à Aristote, d'Aristote à Descartes, de Descartes à Kant, de Kant à l'épistémologie scientifique contemporaine ou à l'épistémologie existentielle et phénoménologique, on ait précisé considérablement la position du problème. Les grandes philosophies, loin de s'entredétruire, s'appuyent mutuellement dans une recherche unique et continue, bénéficiant chacune des résultats de l'autre. Pour le problème de l'être singulier et contingent, nous pourrions de même suivre une ligne qui va d'Aristote par Duns Scot, Leibniz et Kierkegaard jusqu'à la philosophie actuelle de l'histoire — qui nous permet de comprendre le rapport de la philosophie à son histoire, mieux qu'on ne pouvait le faire au temps de Kant ou de Descartes.

Considérée de la sorte, l'histoire de la philosophie présente une étonnante unité et un indubitable progrès. Cependant ces progrès ont ceci de particulier qu'ils ne s'ordonnent pas selon une perspective linéaire, mais selon une dialectique, infiniment plus complexe et plus souple, entre les problèmes et les systèmes d'une part, entre le présent et le passé d'autre part. Le présent nous fait découvrir sans cesse de nouveaux aspects du passé et réciproquement. Aristote éclaire Parménide autant que Parménide Aristote. Kant nous fait comprendre la phénoménologie du XX^me^ siècle, mais grâce à la phénoménologie nous approfondissons Kant. Cette rétroaction à elle seule témoigne déjà éloquemment du progrès de la philosophie. Nous comprenons mieux ce que Platon a voulu ou découvert, mieux que les premiers scolarques de l'Académie, depuis qu'il y a eu Descartes, Hegel ou Heidegger ; nous le comprenons mieux, non pas en historiens qui veulent ressusciter le système platonicien, mais en philosophes qui comprennent mieux le problème platonicien. Les philosophes du passé — et du présent — sont autant de Christophe Colomb qui ne peuvent savoir exactement ce qu'ils ont découvert. C'est pourquoi le platonisme continue à vivre et à s'enrichir au cours des siècles, au sein même des systèmes qui le contredisent. Le fait historique « Platon » sera un

fait achevé, un objet historique, à la fin des temps, à la fin de la philosophie, mais pas avant. On ne peut en dire autant de l'histoire des sciences ou de l'histoire politique, encore que jamais aucune histoire ne soit simplement la science du passé en tant que fait achevé et révolu, et qu'à des degrés divers toute histoire se développe en dialogue avec un présent qui agit, réagit ou rétroagit sur le passé.

De cette vie des problèmes, avec l'enrichissement mutuel et constant du passé et du présent, il faudrait qu'un historien de la philosophie retrace une fois l'histoire. Janet et Séailles dans leur *Histoire de la Philosophie* et Windelband dans son *Lehrbuch der Geschichte der Philosophie* ont fait un essai dans ce sens, mais on ne peut dire qu'ils y aient réussi. D'ailleurs il est peut-être contradictoire dans les termes de l'attendre d'un historien. Seul un philosophe qui est pris lui-même dans les problèmes systématiques et auquel ces problèmes s'imposent avec tout le poids dont l'histoire les a chargés, pourra retrouver et retracer cette évolution ; c'est qu'il est capable de poser aux grands philosophes du passé des questions philosophiques précises, des questions actuelles que ceux-ci ne s'étaient jamais posées en ces termes. En ce sens, le systématicien qui nous parle de Platon ou de Descartes sans être historien fait une histoire plus positive de la philosophie. Le simple historien *racontera* ce que les philosophes ont pensé, le systématicien, pénétrant jusqu'aux problèmes, nous fera comprendre ce que les philosophes ont compris et même plus que ce qu'ils ont compris ; il fera revivre les problèmes et contribuera à retisser une histoire plus sensée, une histoire qui soit déjà elle-même *philo*-sophie, ascension vers le vrai, vie de la vérité. Kant, Hegel, Heidegger, même là où ils ne parlent pas expressément de Platon, éclairent Platon, nous revèlent un Platon plus riche et plus profond. Ainsi, les philosophies, dans leurs oppositions, ne s'entredétruisent pas, elles se révèlent mutuellement. L'entreprise philosophique au travers des siècles nous apparaît alors non plus comme une bigarrure de contradictions, mais comme un « progrès de la conscience » ou de la connaissance. C'est alors que la philosophie est vraiment en face de son histoire comme en face d'elle-même : dans ce miroir-là, elle peut reconnaître son propre visage, sa propre visée ; loin d'être un faix sous lequel elle ploie, cette histoire est sa propre réalité, la matière même de la philosophie, matière vivante et sans cesse renouvelée.

Et même plus : la philosophie n'est plus alors *en face de* son histoire ; elle coïncide avec elle, non pas parce qu'elle aurait résorbé l'histoire en elle ou qu'elle se serait résorbée dans son histoire, mais parce que l'incom-

patibilité entre l'attitude philosophique et l'attitude historienne est surmontée. La philosophie sait désormais se reconnaître elle-même dans son histoire ; elle saura discerner quel sens peut avoir son histoire et quelle méthode propre d'historien elle exige, conforme à l'objet historique bien particulier que constitue la pensée philosophique. Au lieu de l'histoire des *sophies* contradictoires, nous avons l'unité de la philosophie au sein des philosophies, unité d'une recherche que nous n'inaugurons pas, mais que nous continuons et reprenons, et que l'humanité poursuit à travers les siècles.

Le fantôme du scepticisme serait donc exorcisé et le philosophe pourra répéter cette remarque profonde de Leibniz, qui écrivait à l'homonyme du philosophe vaudois que nous honorons aujourd'hui, au philosophe et mathématicien Rémond : « La vérité est plus répandue qu'on ne pense ; mais elle est très souvent fardée et très souvent aussi enveloppée, et même affaiblie, mutilée, corrompue par des additions qui la gâtent ou la rendent moins utile. En faisant remarquer ces traces de vérité dans les anciens, ou, pour parler plus généralement, dans les antérieurs, on tirerait l'or de la boue, le diamant de sa mine et la lumière des ténèbres ; et ce serait *perennis quaedam philosophia* » [7].

Le temps ne sera plus la force dissolvante de la vérité, une plaie au flanc de la *philosophia perennis,* mais plutôt ce « long circuit » dont parlait Platon. L'histoire conduit alors à une vérité qui, pour historique qu'elle soit désormais, n'en est pas moins une vérité fondée et qui résiste. Ce faisant, l'historien de la philosophie ne sera pas devenu infidèle au grand précepte de l'historien Ranke, pour lequel la tâche de l'histoire est de restituer les choses « telles qu'elles ont vraiment été » *(wie es eigentlich gewesen),* mais il comprendra que ce que les philosophies du passé ont vraiment été, elles ne cessent jamais de le devenir, elles doivent le devenir. Là précisément se marque la différence entre les grandes philosophies et les médiocres : les grandes, selon le mot de Pindare, deviennent ce qu'elles sont, alors que les médiocres, définitivement révolues, ne relèvent plus que de l'histoire doxographique, l'histoire de ce qu'une fois on a pensé.

Face à son histoire, dans son histoire et grâce à elle, la philosophie peut devenir « telle qu'en elle-même enfin l'éternité la change ».

Pierre THÉVENAZ.

[7] *Lettre à N. Rémond,* du 26 août 1714 (Gerhardt, III, p. 624-625).